

8

Les Langues modernes - Octobre - Novembre 23 -

BIBLIOGRAPHIE

111

fois de la lassitude, de la hâte ou du caprice. Et pourtant, la fidélité à ses bornes et la langue française à ses exigences, et le traducteur respectueux de sa plume se trouve fatalement entraîné aux répétitions de mots, aux impropriétés de termes, aux images qui grincent, à la dureté des heurts, dût-il courir le risque de noyer dans la monotonie d'une correction uniforme les aspérités caractéristiques de son texte, tout comme il est tenu, s'il veut rester Français, de tailler hardiment dans la surabondance touffue des mots parasites et des nuances redondantes, dans tout l'appareil grammatical trop apparent, naïf et minutieux, qui est le squelette obligé de tout style allemand. »

Ayant ainsi éclairé les difficultés de son entreprise — et n'est-ce pas faire le meilleur éloge de cette traduction que de dire qu'elle les fait oublier ? — M. Herr a, dans la suite de son introduction, que nous voudrions reproduire en entier, retracé à grands traits l'histoire de l'amitié de Goethe et de Schiller : on ne saurait analyser avec plus de précision et de pénétration qu'il ne l'a fait dans ce bref exposé d'une remarquable densité et d'un accent très personnel ce qui constitue l'intérêt et la grandeur émouvante d'une pareille alliance, ni marquer plus justement tout ce qu'il y eut d'intellectuel et de volontaire au fond de l'intimité de ces deux hommes si opposés par leur formation, leurs habitudes de vie, leur discipline de pensée. Nous y renvoyons nos collègues : il y a là une trentaine de pages qui valent mieux que de copieux volumes et qui, comme la traduction à laquelle elles servent de préface, méritent de rester.

A. GÓDART.

André Gide. — Dostoïevsky (1 vol. in-16, 309 pp. Collection *La Critique*, Plon-Nourrit et Cie, 1923, 7 fr. 50).

Ce volume contient, encadrés et soutenus par plus de soixante-quinze pages de citations, un article sur *Dostoïevsky d'après sa correspondance*, un autre article sur *Les Frères Karamazov*, écrit avant la représentation, au Vieux-Colombier, du drame fondé sur le roman, une allocution lue au théâtre ci-dessus pour la célébration du Centenaire, enfin six conférences faites au même endroit, déjà reproduites par la *Revue Hebdomadaire*, et qui conservent, à peine retouchées, leur caractère de causeries.

Malgré les retours inévitables sur plusieurs points une fois indiqués, cette série de méditations laisse du romancier russe un portrait vivant, complexe, approfondi. Que l'on ne s'attende pas à trouver une pointe sèche aux contours indiscutables, aux traits rigoureusement détachés : nous palpons ici la richesse fluide de la vie, et nous devons, face à face avec une âme qui, bien plus qu'elle n'ordonne, cherche en subsistant, d'abord faire acte d'humilité devant un infini d'inconnu, dépouiller ensuite toute exi-

gence de symétrie simpliste, pharisaïque et paresseuse : si nous ne nous hâtons pas, nous aurons fait place permanente en nous-mêmes à des vérités ou à des visions qui à la fois peuplent et consolident la personnalité qui les accueille.

Je ne citerai qu'à titre de points de repère, pour épargner le vertige aux extrémistes de la tradition française, un certain nombre de faits ou d'idées essentielles qui émergent du livre. C'est d'abord la sincérité d'une œuvre initialement accessible à la seule élite, et qui sait attendre son heure ; la valeur universelle de l'expérience russe, par son acceptation intégrale des contradictions humaines à résoudre ; la prédominance des problèmes psychologiques sur les questions sociales ou morales ; l'insistance de Dostoïevsky, contrairement aux habitudes des romanciers français, sur les rapports de l'individu avec lui-même ou avec Dieu ; le rôle de l'œuvre d'art, source de lumière pour tous à coup sûr, mais, parce qu'inconsciente en sa progression, révélatrice de lui-même plus encore aux yeux de l'artiste ; puis le relativisme des conclusions du psychologue, dont les idées n'existent que soudées au fait qui les suscite ; la nécessité du renoncement, qui seul préserve la complexité de la nature de l'âme ; l'incompatibilité de l'honneur factice des occidentaux et des préceptes évangéliques ; l'appel de l'attention vers des faits nouveaux, la recherche de la lumière pour le lecteur, et non l'emprisonnement de ce dernier dans une séquence logique inexorable et au milieu de conclusions imposées de l'extérieur ; la constitution par l'humilité et l'orgueil du plan essentiel de classification des êtres ; l'importance véhiculaire des personnages d'arrière-plan pour qui cherche les idées de Dostoïevsky ; la nature diabolique de la supériorité conférée par l'intelligence, et l'opposition de celle-ci à l'amour ; le caractère secret, étranger à tout but extérieur et visible, de la vraie liberté et des grandes raisons de vivre ; l'opposition irréductible entre l'intelligence et l'action, qui compromet, limite et caricature la pensée ; la nécessité du péché en tant qu'étape vers l'idéal ; l'existence d'un déséquilibre morbide chez le réformateur authentique, en tant que distinct du simple législateur ; le caractère évangélique de l'œuvre du romancier, hostile au catholicisme par souci de fidélité à la doctrine du Christ ; et, malgré la nécessité d'un culte et d'une éthique originale à la vie d'une nation, l'importance également essentielle pour toutes, en particulier pour la France, d'un accueil véritable, sous peine de cristallisation et de dépérissement, aux réalités d'une expérience jusqu'ici interdite ou entravée par l'étroitesse de notre logique.

Sans doute, André Gide, qui ne sait pas le russe, a-t-il particulièrement insisté sur les idées de Dostoïevsky susceptibles d'élargir et de préciser des points de vue déjà siens ; il ne nous dissimule d'ailleurs pas qu'à ses yeux, tout portrait révèle aussi le peintre. Je ne vois là que l'aveu essentiel retenu par de plus

8

habiles prétendants à l'objectivité parfaite, et ma confiance ne fait que s'en accroître. Le privilège est grand, de toute manière, de pouvoir étudier au long de ces pages le contact de deux âmes issues de civilisations lointaines l'une de l'autre, chacune profondément représentative de son pays, et qui se joignent sur un plan humain où les joies de la fraternité ne sont faites d'aucune abdication. Mais la pénétration à laquelle nous a habitués par ailleurs l'œuvre de ce grand chercheur français de vérité psychologique, méritait déjà notre adhésion critique : après M. de Vogué, dont le livre déjà ancien sur le roman russe avait déblayé tout le terrain accessible à la conscience française de l'époque, on ne saurait, même sachant le russe et connaissant toute l'œuvre de Dostoïevsky, trouver de guide plus prudent, plus patient, mieux préparé par ses études et ses méditations antérieures à dénouer les énigmes d'une psychologie lourde de vérités adverses, ou à lever les voiles d'une démarche intellectuelle et d'ellipses inaccoutumées.

G. D'HANGEST.

Ernst Robert Curtius. — Balzac (Friedrich Cohen, Bonn, 1923, 542 pp.)

Au-dessus du tumulte encore inapaisé, il reste heureusement des veilleurs qui entretiennent entre les nations la tradition d'intelligence. A la grande biographie de Nietzsche que M. Andler édite patiemment, répond l'œuvre d'E.-R. Curtius, critique de la littérature française. Dès 1914, Curtius professait à l'Université de Bonn les leçons sur la littérature française contemporaine d'où est sorti cet ouvrage capital : *Die literarischen Wegbereiter des neuen Frankreich*, paru en 1919 et qui atteint aujourd'hui son septième mille. Dans cette troisième édition, aux premières études sur Gide, Rolland, Claudel, Suarès et Péguy qu'encadraient deux vastes tableaux de la pensée française, sont venus s'ajouter des articles sur Philippe, Gide, Rolland, Barbusse et le problème des relations intellectuelles franco-allemandes. Ce livre — comme aussi l'étude sur *Maurice Barrès und die geistigen Grundlagen des französischen Nationalismus*, publiée en 1921 — unissait la clairvoyance à l'érudition et un sincère respect pour la France éternelle à une sympathie artistique pour la France nouvelle. Poursuivant son effort, Curtius nous offre à présent un *Balzac* aux amples proportions.

Un coup d'œil sur la table des matières ravit l'esprit ; 14 chapitres dont voici les titres : *le Secret, la Magie, l'Energie, la Passion, l'Amour, la Force, la Connaissance, la Société, la Politique, la Religion, le Romantique, l'Œuvre, la Personnalité, l'Influence*. Cette suite de brusques plongées dans l'âme du créateur et dans sa création n'est-elle pas la seule méthode que le critique puisse